

Extraits de la conférence donnée, le 29 mars 2010, par Paulin Duchesne, président de l'UTAN, au Palais des Congrès à Paris dans le cadre du VIIIe Congrès francophone de Gériatrie et de Gérontologie.

Attentes et interrogations des seniors à l'égard des structures d'accueil et d'hébergement en Belgique francophone

Les hommes qui ont déjà beaucoup vécu, qu'il s'agisse d'hommes de chantier ou d'hommes de négoce, d'hommes de fortune ou d'hommes de lubies, d'hommes de science ou d'hommes de justice, de tous ces hommes dont parle le poète Saint John Perse, tous sont indissociables des grandes mutations de leur temps qui les ont marqués en profondeur.

Quelles sont-elles pour beaucoup d'entre eux ? Citons-en trois : la première est relative aux mutations des solidarités, la deuxième aux mutations de l'économie et la troisième aux changements des traditions.

Nous verrons évidemment chaque fois ce que ces mutations ont à voir avec les structures d'hébergement des personnes âgées en Belgique francophone, personnes qui, au cours de leur existence auraient plus d'une fois pu sentir le sol se dérober sous leurs pieds.

1. Les mutations des solidarités.

Les grands aînés d'aujourd'hui se souviennent du temps où le réseau familial garantissait une grande solidarité entre les générations. On naissait **chez soi**, on passait sa vie **chez soi** et on mourait **chez soi**. Il n'était pas rare que des lettres de faire part de décès mentionnaient "mort à l'âge de, par exemple 75 ans, dans sa maison natale, entouré de l'affection des siens" et cela, presque totalement impensable aujourd'hui, ne surprenait alors personne.

Cette solidarité de proximité s'est fragilisée par la suite du fait principalement d'une forte dénatalité et de l'augmentation du nombre de personnes nécessitant dans les familles une prise en charge. C'est là une conséquence de l'allongement de l'espérance de vie à tous les âges.

L'échelle des générations est devenue de plus en plus haute et le socle familial sur lequel elle repose, de plus en plus étroit. La solidarité spontanée qui existait au sein de la famille n'y a pas résisté. Une autre, publique celle-là, a pris le pas sur la solidarité familiale. Beaucoup de vieux étaient condamnés à aller achever leur vie et mourir **ailleurs**, là où les feux n'ont pas les mêmes flammes.

"**Ailleurs**", c'était d'abord l'hospice, "l'établissement", les prévenait le dictionnaire, "où sont reçus les vieillards, les infirmes et les incurables, soumis à un régime voisin de celui des hôpitaux", et Larousse donnait comme synonyme d'hospice le mot "asile". L'asile est un lieu inviolable où l'on est à l'abri du danger, mais certainement pas du danger de solitude et du manque d'affection.

Comment ceux qui étaient les premiers à vivre cette situation n'auraient-ils pas eu le sentiment d'être abandonnés par les leurs, eux qui "n'auraient jamais fait cela avec leurs propres parents" ? De leur côté, les enfants comment ne se seraient-ils pas sentis coupables de confier à des soins étrangers, ceux qui "avaient tant fait pour eux" ? En de telles circonstances, personne n'est heureux.

"**Ailleurs**" ce sont aujourd'hui les maisons de repos (M.R.), les maisons de repos et de soins (M.R.S.), les hôpitaux, pour qui on avait trouvé jadis en France le beau nom d' "Hôtel-Dieu", sans oublier les maisons communautaires dont certaines, je pourrais en parler, sont basées sur le principe de la solidarité autogérée.

(...).

Aujourd'hui, l'âge avancé qui ne peut plus compter comme jadis sur la solidarité familiale, craint d'avoir à souffrir des limites de la solidarité organisée fondée sur l'intervention de l'Etat providence. Il faut des moyens pour être généreux.

Les questions qui font peur sont : Et si on touchait à nos pensions autrement qu'avec des mains tremblantes ? Où aller vivre vieux ? Y aura-t-il de la place dans une maison de fin de vie lorsque le proverbe *On n'est nulle part mieux que chez soi* ne s'appliquera plus à moi ?

En Belgique francophone, les parents craignent aujourd'hui de ne pas pouvoir inscrire leurs enfants dans l'école de leur choix et les personnes âgées envisagent, tremblantes, la perspective du

manque de place dans les maisons conçues pour elles. Comme il y a de longues listes d'attente, certains s'inscrivent sur plusieurs d'entre elles.

Ainsi on arrive à cette situation paradoxale : nombreux sont ceux qui craignent de devoir entrer dans une structure d'hébergement et, en même temps, de ne pas y trouver de place.

2. Les mutations socio- économiques

La société industrielle traditionnelle était fondée sur trois stades : celui au cours duquel on se prépare au travail, celui au cours duquel on exerce un travail et celui au cours duquel on n'est plus à même de travailler. Elle avait succédé, elle-même, à la société, avant tout agricole, au sein de laquelle ces trois stades étaient beaucoup moins différenciés : le jeune adolescent donnait souvent déjà un coup de main et les plus âgés aidaient encore dans la mesure du possible. Faire des études n'était pas nécessaire : on cultivait la terre comme le grand-père l'avait fait.

Aujourd'hui, le phénomène est bien connu, entre le stade au cours duquel on exerce un travail et celui au cours duquel on n'est plus à même de le faire, est venu s'intercaler, jouant des coudes, un stade au cours duquel on serait encore bien à même d'exercer une activité mais à peu près rien n'autorise ou n'encourage à le faire.

On a pu craindre que ce stade qui correspond au troisième âge, le dernier venu parmi les âges, serait une période de la vie culpabilisante par la perte du travail dans la force de l'âge. Ces craintes se sont avérées vaines ou à peu près.

La société pénalise aujourd'hui beaucoup moins que jadis la perte d'un travail. "Désormais le mieux de travail c'est le moins de travail". Quarante heures semaine c'était mieux que quarante-cinq ; trente-huit c'était mieux que quarante et trente-cinq sera encore mieux. Faire croire cela est la part de responsabilité de la gauche écrit François de Closet. La part de la droite ? " ... le capitalisme industriel a été remplacé par un capitalisme purement financier. Au passage, le travailleur a disparu du paysage (...) Le salaire n'est plus qu'un moyen, un parmi d'autres".

Toutefois lorsque la vieillesse physiologique et la vieillesse sociale décrétée par l'entrée dans la retraite, connaissent un décalage trop grand, lorsque dans une société à quatre générations, dont une ne travaille pas encore, dont une travaille et dont deux ne travaillent plus, il y a, je ne suis pas le premier à le dire, incontestablement une "erreur". Il faudra la corriger. Le troisième âge, celui des loisirs, ne peut devenir celui de l'oisiveté, pas plus d'ailleurs que celui qui ne privilégierait que la seule consommation. Cette consommation là devient tôt ou tard la "consommation des affligés" si elle ne s'accompagne pas d'un minimum de droit à la création. Laquelle ? Chaque jour meurent autour de nous des dizaines de vieillards dont chacun s'en va avec un secret, une recette de cuisine, une histoire, une légende, une anecdote dont plus personne ne se souviendra. Les générations à venir ne seront-elles pas sévères à notre égard parce qu'à l'âge de l'écriture, de l'imprimerie, de l'enregistreur, du traitement de texte, des banques de données... nous n'aurons pas permis aux anciens de créer et de produire de la mémoire. Si aujourd'hui il n'y a plus d'oreilles pour écouter, demain il n'y aura plus de bouche pour répéter. Or ne l'oublions pas *Celui qui ne sait pas d'où il vient ne sait pas non plus où il va.*

Mais il n'y a pas que cet aspect-là des choses.

Aucun bien ne peut être consommé s'il n'a été produit au préalable.

Les biens qui font le plus souvent défaut aujourd'hui ne sont-ils pas de ceux-là qui forment liens ? Le monde d'aujourd'hui n'a-t-il pas mal à ses articulations ? Articulations entre les cultures, entre les générations, entre les très riches et les très pauvres, entre ceux qui fournissent le travail et ceux qui doivent le payer, faute d'argent et donc de temps entre les soignants et les soignés, etc.

Les producteurs de tels biens doivent être capables de gratuité, de patience, de frugalité, de tendresse, de mémoire, de capacité de douter, c.-à-d. de donner leur point de vue en le faisant précéder de *à mon humble avis, de je pense que, mais je peux me tromper.* Or ces qualités-là ne sont-elles pas particulièrement présentes chez ceux qui *pleins d'âge et de raison* n'ont plus rien à prouver, ne sont plus candidats à rien et, ainsi libérés, font, remplis d'énergie encore, le choix de participer à des activités surtout bénévoles. Mais là aussi parfois on souffre d'arthrite sociale, le bénévolat et le salariat ne sont pas toujours bien adaptés l'un à l'autre. Et pourtant le bénévolat est de loin le meilleur allié du salariat auquel, en devenant incontournable, il garantit par exemple son droit à la retraite.

(...)

Rester seul chez soi, y mourir de solitude et de peur (*Les maisons vides sont pleines de bruits*) n'est pas non plus la meilleure des solutions.

Aller en maison de repos ? Oui, mais si on n'a pas tellement envie de se reposer !

Les maisons de repos ne devraient-elles pas devenir aussi des maisons d'encouragement à l'exercice d'une activité sociale. Ne devraient-elles pas se rapprocher des établissements (Universités, Universités du troisième Age) dans leurs réflexions débutantes sur la *gérontagogie*, la pédagogie adaptée aux aînés, dont le nom ne figure pas encore dans les dictionnaires ? Je pourrais vous en parler plus longuement, c'est un des dadas que j'enfourche volontiers. Il est fort probable que dans les années à venir, la gérontologie pourra s'enrichir d'une facette nouvelle qui voit dans l'aîné davantage un apprenant qu'une personne âgée.

(...)

"La solution d'une question difficile dépend quelquefois de la manière de la poser" enseigne Jean-Jacques Rousseau dans *Émile ou de l'Éducation*. Une partie de celle que nous posons ici est de savoir de quel type d'hébergement auront besoin ceux dont l'espérance de vie augmente moins que l'espérance de vie en bonne santé. Selon une enquête de l'INSEE, entre 1985 et 1995, en France, l'espérance de vie a augmenté de deux ans et demi et l'espérance de vie en bonne santé de 2,6 années soit plus d'un mois de différence. Plus d'un mois de santé gagné en dix ans. En d'autres mots nous ne vivons pas seulement plus longtemps mais nous vivons plus longtemps mieux. En essayant de répondre à la question soulevée, je ne prends en considération qu'une partie de sa globalité. A côté du groupe des retraités en âge d'activité, il y a celui des retraités en perte d'autonomie dont il faut encourager le plus longtemps possible l'intégration sociale malgré leur handicap. Il y a aussi le groupe de personnes dépendantes chez lesquelles il faut restaurer ce qui peut l'être et essayer de maintenir les acquis. D'une façon générale, toutes les personnes âgées comprennent que chaque âge de la vie connaît ses difficultés. Jadis, l'adolescent attendait que l'avenir lui apporte quelque chose. Aujourd'hui, il sait que rien ne lui est dû, que rien n'est gagné d'avance. Davantage qu'une réussite brillante, il attend de l'avenir de la sécurité. Paradoxalement, la vieillesse qui était, surtout et depuis longtemps, vécue comme une expérience négative, si elle l'est encore, elle l'est peut-être moins dans la mesure où l'on est parvenu à revitaliser le modèle culturel de la vieillesse. Les structures d'accueil et d'hébergement en Belgique francophone participent dans une large mesure à combler ce que Gérard -François Dumont appelle dans *La France ridée* "le dramatique déficit d'amour" dont souffrent des personnes âgées. Prouver à quelqu'un son amour, c'est lui faire comprendre qu'on a besoin de lui lorsqu'on se soucie de son propre avenir. Aimer les résidents c'est leur permettre de venir avec une partie de leurs habitudes. C'est faire en sorte que des liens subsistent entre leur passé et leur avenir. C'est faire en sorte qu'ils ne soient pas privés de leurs certitudes traditionnelles, que leur environnement ne change pas plus vite que leur cœur de mortel, mais c'est aussi leur avouer que certains de leurs choix sont des réponses à nos propres interrogations. Surtout quand ils nous montrent comment on allume la lampe le soir venu.

3. La mutation des traditions

On compare parfois les traditions aux sentiers dans les bois : au début, il n'y en a pas ; puis à force de passer par les mêmes endroits, il s'en crée. Mais si un jour on change d'itinéraire, les ronces reprennent le dessus et les sentiers se perdent.

(...)

Ce serait si reposant pour les personnes âgées qui entrent en maison de repos ou en maison de repos et de soin de pouvoir y renouer non pas avec leurs traditions mais avec le souvenir de leurs traditions.

Ce serait si valorisant pour ces mêmes personnes âgées de pouvoir participer activement à la résurrection de ces souvenirs. Il y a des méthodes pour cela. Celle fondée sur la parémiologie – ne cherchez pas le mot au dictionnaire, il n'y figure plus – c.-à-d. la science de la sagesse populaire, peut incontestablement porter ses fruits. La sagesse populaire constitue un excellent point d'ancrage pour maintenir l'intérêt de ceux qui ont beaucoup vécu.

Les mythes et les légendes en sont un autre. "Et c'est ainsi Glaucon, "écrit Platon dans *La République* "que le mythe a été sauvé et qu'il ne s'est point perdu ; il peut, si nous y ajoutons foi, nous sauver nous-mêmes."

Le sens de la vie, on ne le rejoint pas, comme disait André Malraux, en *l'escamotant* par de l'occupation à tous crins, mais aussi par la culture tout au long de la vie jusque et y compris dans les structures d'hébergement pour ne pas que s'y installe une part trop grande de civilisation purement organique.

Pour conclure, je dirais que si je ne voulais faire passer qu'une seule idée lorsque j'écris à l'intention de ceux et celles qui reçoivent les personnes qui entrent en structure d'accueil pour la suite de leur vie, celle-ci me paraît importante: donner et rendre confiance

Je l'exprime en quatre points :

1. C'est ce qu'ils ont été jeunes et adultes qui fait des aînés ce qu'ils sont devenus. Leur passé c'est ce qu'il y a de permanent en eux ; c'est sur lui qu'ils peuvent s'appuyer. Chacun d'entre eux est une biographie originale, qui mérite d'être lue. Encore faut-il savoir la déchiffrer. Je me souviens d'un principe pédagogique ancien : pour enseigner l'anglais à John, il faut connaître John d'abord et l'anglais ensuite. La sagesse populaire ne s'y trompe pas : *Il souvient toujours à Rolin de ses flûtes ; Un ancien charretier aime entendre le claquement du fouet ; Celle qui coud le trousseau de la fiancée redevient jeune.*

Si on veut réussir avec la personne âgée son séjour dans une institution, il faut lui procurer un maximum d'occasions de rester en contact avec son passé lorsqu'il fut beau ou qu'il l'est devenu par la suite. Ainsi elle pourra se construire un avenir dans lequel figure sa propre histoire.

2. Nombreuses sont les personnes âgées qui ont encore connu l'attachement à l'ancestral, l'importance de l'appartenance à un groupe, celle de la généalogie qui structurait les familles, celle des croyances, des mythes et des rites, fruits souvent d'une très grande liberté d'imagination.

Mais elles ont aussi, ces personnes, connu, très surprises, un peu à contre cœur, peut-être le temps de la modernité, celui du profane, celui où le progrès supprimait les distances mais supprimait en même temps les proximités, celui de l'accélération des changements où *les progrès du progrès vont de progrès en progrès* (Alexandre Viallette), celui du temps collectif et des contraintes horaires, celui de l'hystérie ou de l'extase devant tel chanteur à la mode, celui où l'on donnait le nom de *grand - messe* à des rencontres supranationales et de *temple des finances* aux grandes banques qui nous jouent des tours.

Les résidents des M.R. et des M.R.S. n'ont pas seulement 30, 40 ou 50 années de plus que ceux qui prennent soin d'eux aujourd'hui. Ils sont d'un autre âge. Il s'agit d'aller à leur rencontre jusque dans leur enfance en leur donnant l'occasion quand c'est possible de parler et d'exister par le récit. Elles comprendront alors qu'elles sont importantes pour ne pas que nous entrions perdus sans elles dans l'âge de la post-modernité, celui, de la *synergie entre ce qui est archaïque et ce qui moderne* (Michel Maffesoli).

3. Beaucoup de ces aînés attachés au passé ne s'en contentent toutefois pas : le présent aussi leur manquerait si on ne leur en parlait pas. Comment d'ailleurs pourraient-ils comprendre le sens du mot "demain" si on ne leur enseigne pas d'une façon adaptée à elles le sens du mot "aujourd'hui".

D'autres, dont on dit que "ils retombent en enfance" se souviennent d'une princesse qui pleurait des perles en guise de larmes. Ne leur disons surtout pas que le monde des fées a été, depuis longtemps, expliqué.

4. La place réservée à la personne âgée dans la société civile est encore bien petite. On a toujours l'impression héritée du passé où la vie était à angle droit (on était jeune, puis on était vieux) que la vieillesse physiologique et la vieillesse sociale se confondent. Mais nous sommes entrés dans un nouveau monde avec, d'une part, le vieillissement démographique et, d'autre part, le rajeunissement de l'âge : il y a de plus en plus de personnes de longue vie mais elles sont généralement bien plus jeunes que leurs parents lorsqu'ils avaient le même âge qu'elles. On assiste très tard aujourd'hui à la naissance de la vieillesse. C'est là une dimension que les gestionnaires des structures d'accueil sont loin d'ignorer notamment lorsqu'ils se prononcent à propos de l'âge avancé auquel les personnes viennent frapper à leur porte. On peut toutefois se demander si leur voix porte assez loin non seulement lorsqu'il est question de

ceux qui sont encore de ce monde, mais aussi lorsqu'il s'agit d'évaluer l'ensemble des lieux où, dès l'âge de la retraite, il fait bon habiter avec soi-même.

Paulin Duchesne
Professeur émérite
Président de l'UTAN.